

Mon septième art bien-aimé

NEUHOFF, Éric. (*très*) *Cher cinéma français*, Paris, Albin Michel, 2019, 131 p.

Ambre Sachet

Volume 38, numéro 1, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sachet, A. (2020). Compte rendu de [Mon septième art bien-aimé / NEUHOFF, Éric. (*très*) *Cher cinéma français*, Paris, Albin Michel, 2019, 131 p.] *Ciné-Bulles*, 38(1), 54–54.



NEUHOFF, Éric. *(très) Cher cinéma français*, Paris, Albin Michel, 2019, 131 p.

Mon septième art bien-aimé

AMBRE SACHET

« Si tu n'es pas sage, tu iras voir le dernier Ozon. » Cette phrase cynique à souhait est celle qui, dès les premières pages des 130 que contient l'essai d'Éric Neuhoff, donne le ton. Car pour lui, force est de constater que le cinéma français, véritable oxymore, s'apparente à une punition.

(très) Cher cinéma français est le coup de gueule qu'adresse le journaliste à son cinéma national, une invective basée sur un constat simple : le cinéma français n'est plus ce qu'il a déjà été. C'est la nostalgie qui anime ce critique du *Figaro* et du *Masque et la Plume* sur France Inter pour qui l'âge d'or du cinéma hexagonal s'est arrêté dans les années 1970, à l'époque des Truffaut et Rohmer. Celui d'aujourd'hui est pour l'auteur synonyme de favoritisme et de paresse, victime de la surproduction dans un pays qui accouche de quelque 250 films par an. *Quid* l'urgence et la nécessité de filmer ? La question est plus que pertinente en cette ère de septième art français gangrené par la comédie aux valeurs douteuses et rarement inoffensives, Christian Clavier à son sommet.

La structure est fleuve, la plume, acerbe, et personne n'est épargné dans ce Prix Renaudot de l'essai 2019 qui mêle souvenirs d'un éternel cinéphile et commentaire virulent d'un critique désabusé. D'un sujet à l'autre, l'essayiste se rappelle ses modèles, ses premiers amours du grand écran, avant de plonger dans la peau de la figure du critique.

Mais que serait un coup de gueule sans procès ? Comptons ici celui des César tronqués, qui ne « servent à rien. C'est à ça qu'on les reconnaît » (p. 47), du Festival de Cannes où l'art de la négociation règne, des réalisateurs « dont les films ressemblent à des appartements-témoins. Bien propres, habités par personne » (p. 50) ou du critique « suiveur » (p. 60) et confortable, bien au chaud dans ses pantoufles. En matière de procès, le plus féroce de tous reste celui des actrices, Isabelle Huppert en première ligne. Alors que l'on croyait avoir affaire à un essayiste qui oserait aussi remettre en question son propre rôle au sein d'un cinéma bousculé par MeToo, on découvre plutôt un journaliste déçu de ne plus être témoin d'un septième art où les actrices font rêver... surtout les hommes. La preuve, Isabelle Huppert, en haut de l'affiche de nombreux films français, « est sexy comme une biscotte » (p. 30). Aucune mention non plus du talent de Julia Ducournau, réalisatrice de l'excellent *Grave*, coupable d'être plus jolie que ses actrices, à l'origine pour l'écrivain d'un réel problème du cinéma français. À force de verser dans la nostalgie, Neuhoff en vient à adopter des valeurs qu'il serait bon de laisser dans le passé.

À un cinéma qui faisait jadis rêver, Éric Neuhoff oppose celui, rasoir, de notre époque. « Il y a trop de quotidien dans le cinéma contemporain. Il déborde du cadre. C'est pour ça qu'il ne vaut plus grand-chose. » (p. 20) Trop de chômeurs, trop de pédophiles au cœur du cinéma français actuel selon le journaliste, qui semble par moments oublier que la nécessité de filmer en est une qui s'accompagne aussi d'une responsabilité de

l'artiste de dénoncer les travers de son époque. **Grâce à Dieu** de François Ozon, **Les Misérables** de Ladj Ly ou encore **Portrait de la jeune fille en feu** de Céline Sciamma ne peuvent que lui donner tort, véritables œuvres de cinéma qui projettent justement le fantasme fou d'un monde meilleur. Preuve que poésie, dénonciation et innovation ne sont pas toujours incompatibles.

Pour un essai qui se prétend critique du cinéma français du XXI^e siècle, très peu d'œuvres contemporaines sont finalement abordées et réellement analysées pour justifier le propos initial du livre. Un constat frustrant lorsqu'on sait que l'on a ici affaire à un amoureux du cinéma pour qui la remise en question, au cœur de l'ouvrage, semble essentielle. Neuhoff adopte pourtant les mêmes travers que ceux qu'il reproche au métier qu'il exerce, le coup de gueule prenant *in fine* le dessus sur la critique.

Alors que l'on discerne une note d'optimisme dans les dernières pages, le journaliste français insiste sur le besoin d'un retour à la beauté. « Découvrez des horizons insoupçonnés. Prenez des risques. Allez de l'avant. À ce prix, les films seront grands et nous les aimerons à nouveau. Mais dépêchez-vous. Nous n'allons pas tenir longtemps. » (p. 125-126) Bien sûr, le cinéma français se doit de poser certaines des questions soulevées par l'auteur et d'enclencher un processus d'introspection, ne serait-ce que sur les dérives d'un art voué à se répéter. Il est effectivement, comme le dit Éric Neuhoff entre les lignes, grand temps d'encourager la prise de risque et la folie dans la création cinématographique, et pas uniquement française. Réinventer le beau — celui vers lequel Truffaut disait tendre — nécessite cependant d'y croire, d'inclure créatrices et nouvelle vision de l'objet du regard cinématographique, puis d'abandonner les généralités et les phrases rétrogrades telles que le leitmotiv de cet essai : « C'était mieux avant. » **CE**